

***Angelica Mesiti* : « *Citizens Band...* » Le sens de ce qui circule entre nous**

Maryse Morin

Number 104, February–June 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73602ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

2368-030X (print)

2368-0318 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Morin, M. (2015). *Angelica Mesiti* : « *Citizens Band...* » Le sens de ce qui circule entre nous. *ETC MEDIA*, (104), 62–63.

Angelica Mesiti, Citizens Band...

Le sens de ce qui circule entre nous



Entre les 19 juin et 7 septembre derniers, le Musée d'art contemporain de Montréal présentait la première exposition individuelle en Amérique du Nord de l'artiste australienne Angelica Mesiti, dont l'installation immersive *Citizens Band*. L'œuvre figurait parallèlement à l'exposition *La beauté du geste*, laquelle soulignait les 50 ans d'existence du Musée tout en mettant en valeur cinquante dons de collectionneurs et d'artistes dans un geste formel de réciprocité initié par John Zeppetelli, directeur général et conservateur en chef du Musée. L'œuvre *Citizens Band* était placée à l'une des deux portes d'entrée de l'exposition, un contexte fort approprié pour cette première nord-américaine qui offre une mise en lumière hautement sensorielle de ce qui circule entre nous¹. *Citizens Band*, d'Angelica Mesiti, s'est démarquée à l'international et a valu à l'artiste, entre autres récompenses, le Prix Anne Landa 2013. Formellement, c'est en pénétrant une salle tamisée que l'on découvre l'installation vidéo haute définition à quatre canaux. L'espace carré que forment les quatre écrans du dispositif incite le visiteur à prendre place en son centre. Selon le cartel, l'œuvre diffuse quatre vidéos montrant chacune un musicien professionnel exilé de sa terre natale, mais rattaché à celle-ci par sa musique. Le récit à géographie variable de chaque protagoniste illustre de manière sensible leur attachement profond à leur culture, leurs traditions et

leur histoire, le tout participant à la (re)construction identitaire de chacun en terre d'accueil. Seulement, pour peu que l'on prolonge son passage au cœur du dispositif, la proposition se déploie de façon inattendue. Pour débiter, le visiteur doit effectuer une première migration en pénétrant l'espace immersif qu'est *Citizens Band*. Il doit d'abord permettre à sa vue de s'ajuster à la salle tamisée, puis se tracer un chemin parmi les corps-visiteurs étendus ça et là et faisant face à l'écran qui est actif. À titre de premier mouvement, une femme à la peau noire joue des percussions avec pour unique instrument la surface de l'eau. Le cartel nous apprend qu'il s'agit de la Camerounaise Géraldine Zongo. Elle apparaît seule dans une piscine publique d'un arrondissement du nord de Paris pratiquant l'Akutuk, une technique traditionnelle de percussion aquatique qui lui fut enseignée par sa grand-mère et qui est normalement exécutée en polyphonie par des groupes de femmes de son village natal, afin de célébrer l'importance et la puissance vivifiante de la rivière. À peine avons-nous rejoint Zongo dans le plaisir contagieux qu'elle témoigne par le biais de sa gestuelle improbable que l'écran s'éteint. Le second écran émet son signal. Chacun des visiteurs effectue une rapide rotation vers la droite afin de faire face à celui-ci. Nouveau plan large sur un homme quasi aveugle d'origine arabe qui s'accompagne d'un vieux Casio

SA-75 dans le métro de Paris. Émouvant isolément porté par son chant raï dont le lyrisme échappe visiblement aux passagers du wagon. Quand l'écran passe au silence cette fois, un sentiment de perte m'étreint. Comme par anticipation, chacun effectue une nouvelle rotation vers la droite pour faire face au prochain écran. J'observe discrètement l'assemblage rotatif qui se forme par le biais des corps qui s'accablent au cœur du dispositif. Je remarque que la distance de (re)présentation entre l'artiste, l'œuvre et son public se fait de plus en plus relative. À ce point de confluence, il résulte de nos révolutions sur nous-mêmes une sorte de danse impromptue qui évolue en temps réel, voire même une médiation de nos regards subjectifs migrant d'est en ouest. Une pensée éclair pour Pina Bausch me traverse. Cette dernière travaillait à partir du corps de ses danseurs plutôt qu'à partir de formes à (re)produire. Le cours de mes pensées est interrompu par le troisième écran qui s'illumine. Même rotation, même plan large, suivi de la cadence : plan de rapprochement, plan de rapprochement, plan de rapprochement. Un homme d'apparence asiatique est assis à un carrefour devant une vitrine. Entre ses jambes est posé un morin khuur (viole à tête de cheval), instrument à cordes traditionnel de la culture nomade mongole et désigné chef-d'œuvre du Patrimoine oral et immatériel de l'humanité par l'UNESCO. Nous



suivons la suite de glissandos que forme son archet quand, en un balancement du corps, il prend son souffle et entame un chant diaphonique. Il s'agit de Bukhchuluun Ganburged, originaire de Mongolie où il était professeur d'université. Le cartel nous apprend que devant l'impossibilité de trouver du travail à son arrivée en Australie, ce dernier s'est mis à exécuter des chants de gorge au coin des rues de Sydney. L'écran s'éteint sur cette prodigieuse polyphonie. Quatrième et ultime écran. Dans sa voiture immobilisée en retrait, un homme à la peau noire siffle sur un fond de ville animée. Le son qu'il émet rappelle à s'y méprendre le chant d'un oiseau. Sa tête bat la mesure avec de petits balancements, son bras droit est au repos, posé contre la portière où ses doigts rythment une cadence. Il s'agit d'Asim Goreshi, multi-instrumentiste professionnel et chauffeur de taxi à Brisbane. On le surnomme aussi le taxi siffleur. Le cartel nous apprend que siffler le relie avec les grands siffleurs de son Soudan d'origine où, en l'absence d'instrument durant la période laborieuse des récoltes, les gens sifflent à partir de mélodies folkloriques. L'écran s'éteint sur cette dernière phénoménologie du corps-instrument. Au moment où nous nous apprêtons à reprendre le cycle du début, permutation inattendue ! Les quatre écrans s'illuminent à l'unisson et émettent de concert une ronde tous azimuts dont la partition puise

parcimonieusement parmi les échantillons sonores de chacun des tableaux précédents. À ce moment précis, le *Citizens Band... radio* forme un chœur dont chaque canal sollicite notre attention, s'agite à contresens comme pour (re)brasser les cartes avant de reprendre le jeu du destin. Sous le doigté tout en retenue d'Angelica Mesiti, l'acte de performance transporte. L'espace entre soi et l'Autre devient véhicule expérientiel, les protagonistes émetteurs-récepteurs et le dispositif : espace hétérotopique². Les disciplines qu'elle engage ne sont pas sans rappeler la notion d'œuvre d'art totale³. Par ailleurs, l'artiste décrit comme *ready-made* la matière à partir de laquelle elle procède. Il y circule ce qui s'apparente au langage invisible du don où l'acte de réception, tel un saut mystérieux hors du déterminisme⁴, se doit de continuer à circuler⁵. Comme le suggère Jacqueline Millner, plutôt que de nous apparaître appauvrie, la richesse du monde s'offre comme multiple et nous engage dans un acte de rapprochement où l'artiste semble interroger le monde contemporain par le biais de la transmission : « *In the age of globalization, how do we retain agency? How do we practice integrity*⁶ ». Comme si Angelica Mesiti⁷ posait la question : « *In today's world, where can transcendence be found* » ? Murray Schafer répondrait très certainement par *the tuning of the world*⁸. Il y cite

par ailleurs Walt Whitman :

Now I will do nothing but listen...
I hear all sounds running together, combined,
fused or following,
Sounds of the city and sounds out of the city,
sounds
of the day and night...

Maryse Morin

Issue des champs de la musique, des arts médiatiques ainsi que de l'anthropologie, **Maryse Morin** écrit depuis l'interstice entre l'art et l'anthropologie, et notamment les sensorystudies.org. Site web : MaryseMorin.ca

- 1 Jacques T. Godbout, *Ce qui circule entre nous*, Seuil, 2009, p. 15-16.
- 2 Michel Foucault, *Le corps utopique, Les hétérotopies*, Lignes, 2009.
- 3 Dans le sens wagnerien du terme.
- 4 Jacques T. Godbout, *Le langage du don*, Éditions Fides, 1996.
- 5 Marcel Mauss, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Presses Universitaires de France, 2007.
- 6 Jacqueline Millner, « The more global one is, the more local one desires to become », in Angelica Mesiti, *Being World. Contemporary Visual Art + Culture: Broadsheet*, 42.2, 2013, p. 104-107.
- 7 Il vaut la peine de souligner qu'Angelica Mesiti est Australienne de deuxième génération et que ses parents ont émigré de l'Italie vers l'Australie. Elle partage actuellement sa vie entre Paris et Sydney.
- 8 R. Murray Schafer, *The Tuning of the World*, New York, Knopf, 1977, p. 3.